

BULLETIN
AUGUSTE-COMTE

(MENSUEL)

COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME
DIRECTEUR

Alfred DUBUISSON
ADMINISTRATEUR

Julien PEYROULX
SECRETÉAIRE

SOMMAIRE :

| | Pages. |
|---|--------|
| Le Positivisme actuel : Des emprunts publics..... | 481 |
| Auguste Comte : Le fondateur de la sociologie..... | 486 |
| Diffusion, infiltration du positivisme : L'asservissement du pouvoir spirituel au temporel. — L'immortalité subjective. — Saint François de Sales positiviste. — A propos de la systématisation du savoir scientifique. — A. Comte et le vote des femmes. — La première éducation. — Confusion. — L'œuvre du « Cottage social ». — Pédagogique d'abord ! — La France universalisée par le positivisme..... | 488 |
| Bibliographie : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques..... | 505 |
| Les livres qui font penser : <i>La Philosophie constructive</i> , par Edme TASSY.... | 508 |
| Avis, communications, convocations : Conférences positivistes. — Anniversaire de la naissance d'Auguste Comte..... | 512 |

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V^e)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

BULLETIN AUGUSTE-COMTE

Notre Bulletin ne paraissant que tous les deux mois pendant les vacances, nous fixons le prix de l'abonnement non plus à l'année mais par série de 10 n^{os} se composant d'au moins 320 pages.

| | |
|--|--------|
| ABONNEMENT A LA SÉRIE DE DIX NUMÉROS | 15 fr. |
| UNION POSTALE..... | 20 — |
| Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco.... | 2 — |

LE POSITIVISME ACTUEL

DES EMPRUNTS PUBLICS.

Pour l'État, qui ne peut être producteur, il n'est qu'un moyen régulier d'équilibrer son budget : l'impôt. Le meilleur est celui qui, n'ayant d'autre fin que de fournir des ressources à l'État, s'appliquant automatiquement à tous, est à la fois le moins coûteux à percevoir et le plus fructueux. Il est un frein aux prodigalités de l'État, à la gabegie administrative, et donc à la corruption, à la démagogie.

Mais il a une limite, et les dépenses d'un gouvernement dépendant du nombre et de l'argent, irresponsable au surplus, n'en ont pas. Au delà d'un degré de saturation que nous paraissions avoir atteint, l'impôt ne rapporte plus que par la menace, l'inquisition, une odieuse coercition. Dès lors, il détraque l'économie nationale, il tarit les sources de la production, il annihile l'esprit d'entreprise, il provoque l'évasion fiscale, il accoutume les contribuables à la fraude qu'il légitime.

Quand un État en est là, il ne peut avoir recours qu'à la confiscation, à l'émission de papier-monnaie ou à l'emprunt.

Le plus facile, pour un gouvernement au jour le jour, c'est d'emprunter. Les difficultés sont reportées à plus tard. Les émissions permettent de gratifier la clientèle parlementaire, la presse, la haute banque, etc.

C'est le pire. Les emprunts sont la morphine des États. La dose doit être constamment accrue, — jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Certes, la confiscation brutale vaut mieux. Le trouble qui s'ensuit est provisoire et peut devenir salutaire. Mais il y faut un pouvoir très fort, honnête, insensible aux suggestions de l'envie démocratique, et qui soit vraiment l'organe vivant de l'intérêt national.

La Suisse vient de nous fournir, à ce sujet, un exemple instructif.

Le prélèvement sur le capital que les socialistes ont soumis au vote populaire, le 3 décembre dernier, était purement démagogique. Cette confiscation n'était point nécessaire, comme le déclarait le Conseil fédéral, par des finances « en détresse ». Elle ne visait même pas à éteindre les dettes publiques. Nos socialistes respectent les rentiers, la richesse dispersée de consommation, parasitaire. Ils n'en ont qu'aux capitaux concentrés, de production et d'administration.

Il s'agissait donc de réaliser des « réformes sociales », ces fameuses « réformes » qui consistent essentiellement à substituer aux institutions, aux forces sociales élaborées par une civilisation millénaire, des textes de lois rigides, la contrainte, le mécanisme inhumain de l'État. Au vrai, c'était, comme le faisait remarquer *le Temps*, « une tentative de nivellement, d'égalisation », une étape vers le communisme soviétique, l'eldorado de sang, de stupres et de famine...

Il fut demandé, sur mille électeurs suisses, aux 994 les plus pauvres s'ils consentaient à s'approprier la fortune des 6 plus riches. Il est vraiment admirable qu'ils aient eu l'héroïque sagesse de s'opposer à cette spoliation.

Mais peut-être eût-il été préférable que cette funeste expérience, dont le résultat n'est pas douteux, — et puisqu'il semble qu'elle doive se faire, — se fit chez nos voisins. Ils eussent été moins nombreux à en souffrir. Pour nous, la guerre et l'imbécillité épouvantable de nos dirigeants nous ont assez éprouvés. Et puis, la France importe plus à l'ordre du monde...

Comme nous l'avons déjà dit, il n'est qu'un expédient efficace : l'émission de papier-monnaie.

Encore que ce puisse être un énergique stimulant de l'activité économique, cela n'augmenterait ni ne diminuerait la richesse nationale. La monnaie — de métal ou de papier — n'est pas la richesse.

Mais cette émission de billets serait une manière très simple — ce qui est d'ailleurs son principal danger — de faire participer chaque citoyen, en proportion exacte de son avoir et de ses dépenses, au rétablissement de nos finances.

On l'entend bien, il n'y a pas que cela. La pente est trop glissante. Ce ne doit être jamais qu'un procédé singulier pour une situation exceptionnelle.

Si l'inflation fiduciaire n'a pour objet que de combler le gouffre du déficit au fur et à mesure qu'il se creuse, si elle devient un régime, elle ne peut que propager le désordre en tout sens.

Ce n'est pas un aliment, c'est un médicament, et qui est toxique. Il doit guérir. C'est-à-dire rétablir des finances et une monnaie saines, libérer l'État de toutes ses dettes et, par là, ramener le budget, allégé enfin de l'écrasante charge de la Rente, aux dimensions qui permettent de l'équilibrer avec un impôt modéré.

Au surplus, ce n'est point qu'une question financière. Le système des emprunts publics, qui s'est généralisé depuis un siècle, est le plus virulent ferment de l'anarchie occidentale.

Si les peuples obéissaient à des principes universels, si un pouvoir spirituel enseignait, sanctionnait et dirigeait d'après ces principes, autrement dire, s'il y avait une véritable Société des nations, celle-ci réprouverait formellement et d'une manière opérante tout emprunt d'État.

C'est avec les ressources des emprunts qu'on prépare les guerres, qu'on les a rendues si meurtrières, si atroces, et qu'on les prolonge indéfiniment. Pour s'entretuer mieux, pour détruire plus complètement, on engage l'avenir. Nos pères nous ont transmis un somptueux capital de civilisation : pour en faire de la cendre, nous ne laisserons à nos descendants que des dettes.

Sans doute, on parle — bien et trop — de désarmement. Ce n'est point avec de la grandiloquence, de vagues désirs, des chimères et des chiffons de papier qu'on l'obtiendra.

C'est d'abord en ne fournissant pas des fonds aux barbares pour fabriquer leurs engins de mort. Mais nos « pacifistes » d'intention sont de diaboliques bellicistes de réalisation, et ils sont les premiers à préconiser un emprunt allemand.

C'est ainsi qu'en 1914, deux mois avant la guerre, que tout annonçait, nous prêtions 500 millions à la Turquie pour lui permettre de solder ses commandes aux usines Krupp et d'approvisionner ses arsenaux.

Pour que l'Allemagne *paye*, on a maintenu son unité redoutable, on lui a facilité de toutes façons la reprise de son industrie — chimique et autres ; pour qu'elle *paye*, on va lui avancer quelques milliards.

Et ainsi, sans doute, elle nous payera un jour prochain, — principal et intérêts.

A coups de canons.

Les emprunts ont eu les plus funestes conséquences politiques et sociales pour toute l'humanité.

Sourdement, mais plus sûrement que par la conquête brutale, des peuples qui ne faisaient que s'éveiller à la civilisation, ont été corrompus, ruinés, exploités, réduits à la déprimante servitude politique et économique.

En Europe, les facilités d'emprunter ont contribué à hypertrophier le mécanisme étatiste. Ils lui ont donné une formidable puissance de corruption et, par là, ont instauré une tyrannie d'autant plus dure et pernicieuse qu'elle est anonyme et irresponsable. En fournissant d'immenses ressources à une démagogie de plus en plus exigeante, ils ont désagrégé, anémié toutes les forces sociales vivantes, ils ont tout faussé.

Multipliant les rentiers, ils ont généralisé la paresse, le parasitisme. Ils ont absorbé l'épargne en la détournant des entreprises productives. N'avoir aucun souci, aucune responsabilité, ne rien faire sont devenus l'idéal.

En effet, avec 100.000 francs dans l'industrie, l'agriculture, il faut peiner pour n'obtenir qu'un revenu à peine plus élevé et d'ailleurs incertain. En s'inscrivant au Grand Livre, on n'a plus qu'à détacher ses coupons tous les trois mois. Il faut que le besoin d'activité soit bien vif pour qu'il y ait encore, dans ces conditions, des entrepreneurs industriels et agricoles. Il est vrai qu'il y en a de moins en moins. Nos parlementaires sauront bien, avec une « législation sociale » congruente, ramener à la torpeur démocratique les irréductibles qui auront, — enfin ! — fait faillite...

Parce que la France avait la plus grosse dette publique, c'était elle qui avait le plus de rentiers, la plus nombreuse classe moyenne, — et conséquemment le moins d'enfants.

Plus la nation était obérée, plus les particuliers étaient

riches. Aussi se faisaient-ils les usuriers du monde entier. Leur argent, notamment, servait aux préparatifs militaires de l'Allemagne, pour la ruée « fraîche et joyeuse », et à la Russie pour couvrir l'humanitaire bolchevisme.

Présentement, l'État succombe sous le poids d'une dette de 350 milliards de francs ; mais le tiers de la population a des rentes. A la place de la trilogie désuète, il serait plus sincère désormais d'inscrire sur tous nos monuments cette devise : la rente pour principe, la flemme pour base, la bamboche pour but.

Malheureusement, ces aspirations, qui réunissent pourtant une écrasante majorité électorale, ne pourront être pleinement satisfaites. L'État parviendra de moins en moins à récupérer par l'impôt et même l'emprunt ce qu'il distribue généreusement, sous toutes les formes imaginées par les législateurs, à tous. Malgré toutes les ingéniosités d'écritures de nos habiles ministres des finances, le déficit s'aggrave constamment. Au bout du fossé...

Puisque nos gouvernements sont incapables de prendre la décision de salut public que comportent les sinistres conjonctures présentes, on en vient à souhaiter, avec M. Charles Gide, que la banqueroute, désormais inévitable, ne soit plus retardée.

A tout le moins, elle dissipera les délétères illusions d'une richesse fictive en manifestant que les particuliers ne sauraient être dans l'opulence quand l'État est ruiné. Elle aura ce précieux avantage de nous rendre insolubles, c'est-à-dire de nous interdire dorénavant tout emprunt, de nous « libérer » — financièrement et surtout politiquement — de nos créanciers étrangers. Sans doute, l'opération ne se fera pas sans douleur ; mais elle nous régénérera, elle nous sauvera...

Georges DEHERME.

Nous ne nous dissimulons pas que nous heurtons bien des préjugés bourgeois. Il faudrait développer nos démonstrations. Aussi répondrons-nous volontiers aux objections ou aux questions que nos lecteurs voudront bien nous présenter.

AUGUSTE COMTE

LE FONDATEUR DE LA SOCIOLOGIE.

Dans une étude sur les principaux constructeurs de la philosophie sociale, M. Frédéric Brunet, un socialiste, écrit dans la *France libre* du 2 juillet :

« Nous ne pouvons pas terminer ce rapide exposé des doctrines économiques sans citer les travaux de l'école historique, qui, couronnant les efforts antérieurs disparates, fonde une science nouvelle : la sociologie.

« *Auguste Comte*, génie d'une puissance supérieure à tous ceux que nous venons de citer, est le fondateur de la science sociale, dont il étudie la place, l'unité, le but, dont il dégage les principes et la méthode particulière.

« Il examine la vie sociale comme tout phénomène scientifiquement observé. Deux aspects peuvent être retenus : ou bien considérer qu'il est une suite d'états, de phases, de stades, ayant des rapports entre eux mais pouvant être isolés pour l'étude : c'est la *statique sociale* ; ou bien voir seulement un immense complexus de mouvements, de modifications, de variations, qui sont déterminées par des forces immuables et qui obéissent à des lois précises : c'est la *dynamique sociale*.

« En d'autres termes, le sociologue étudiera une situation, une époque, un milieu — et alors il fera de la *statique* — ou bien il suivra, dans ses détails les plus intimes, dans ses conséquences les plus discrètes, le développement de cette collectivité immense, l'Humanité (collectivité ayant une telle unité que Comte en fait l'objet de sa religion positive : le Grand Être) — et alors il fera de la *dynamique*.

« La logique déductive d'un Smith va donc être remplacée par la véritable méthode historique et critique. Celle-ci a pour but de découvrir, à travers le passé, les lois absolues qui expliquent l'évolution et de rapprocher celle-ci d'un idéal précis : tout progrès sera une évolution et non une révolution.

« A. Comte a très bien montré (1) que les collectivités sont diri-

(1) En 1822, puis en 1839.

gées par des concepts moraux et par une psychologie tout à fait spéciale. Il les compare à des organismes ayant leur fonctionnement propre, tout à fait différent du fonctionnement de tel ou tel organe, de tel ou tel individu.

« La conception d'un droit naturel individualiste est une mutilation de la vérité : il y a un groupe, un ensemble, avec ses lois et ses mécanismes ; il n'y a pas d'individus isolés du reste du monde. Il est donc impossible d'étudier la vie économique *sans la considérer dans ses rapports avec les autres fonctions de la société.* »

EN considérant l'ensemble du problème humain, subordonner l'égoïsme, on voit sa solution dépendre surtout du bon emploi de l'intelligence. L'activité, toujours indifférente entre le bien et le mal, aspire seulement à s'exercer, et peut ainsi servir, de préférence, la sociabilité, qui lui procure plus d'essor que la personnalité. Moins énergique, l'intelligence se borne volontiers à l'exercice commandé par les besoins individuels, et répugne aux efforts supérieurs qu'exige la destination sociale. Toutefois, celle-ci peut seule fournir à l'esprit les satisfactions qu'il désire, en le vouant à l'ordre vers lequel il tend. Cette consécration ne saurait pourtant surmonter la torpeur naturelle de l'intelligence, si le sentiment n'a point développé d'abord le besoin d'unité. Voilà pourquoi l'amour du beau doit autant présider à la recherche du vrai qu'à l'accomplissement du bon. Quoique l'idéal repose toujours sur le réel, il n'en exige point la connaissance analytique, mais seulement l'appréciation synthétique.

Auguste Comte

DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

L'ASSERVISSEMENT DU POUVOIR SPIRITUEL AU TEMPOREL.

Dans une forte étude sur « Bolivar et la démocratie » que publie la *Revue de l'Amérique latine*, M. Marius André écrit :

« Par la confusion du pouvoir spirituel et du temporel, les bases même du monde moderne sont ébranlées ; l'on retourne à vingt siècles et plus en arrière, au système théologique et militaire qui domine dans l'antiquité, mais sans rien acquérir des avantages de l'organisation des sociétés antiques.

« Avant le christianisme, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel sont confondus ; l'un est toujours subordonné à l'autre. En Égypte le second n'est qu'une dérivation du premier ; en Grèce et à Rome, le temporel asservit le spirituel et en fait son instrument. Ce n'est qu'au moyen âge, par l'établissement du catholicisme et de la féodalité, que la séparation s'opère.

« Le grand fait politique résultant de cet établissement, c'est-à-dire la division régulière entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, doit être envisagé comme ayant éminemment perfectionné la théorie générale de l'organisation sociale, pour toute la durée possible de l'espèce humaine et sous quelque régime qu'elle doive subsister. Par cette admirable division, les sociétés humaines ont pu naturellement s'établir sur une échelle beaucoup plus grande, par la possibilité de réunir sous un même gouvernement spirituel des populations trop nombreuses et trop variées pour ne pas exiger plusieurs gouvernements temporels distincts et indépendants. En un mot, on a pu ainsi concilier, à un degré alors chimérique, les avantages opposés de la centralisation et de la diffusion politique.

«... Dans l'intérieur de chaque société particulière, le grand problème politique, qui consiste à concilier la subordination envers le gouvernement nécessaire au maintien de tout ordre public avec la possibilité de rectifier sa conduite quand elle devient vicieuse, a été résolu, autant qu'il puisse l'être, par la séparation légale établie entre le gouvernement moral et le gouvernement matériel. La soumission a pu cesser d'être servile en prenant le caractère d'un assentiment volontaire, et la remon-

« trance a pu cesser d'être hostile, du moins entre certaines limites, « en s'appuyant sur une puissance morale légitimement constituée. « Avant cette époque, il n'y avait pas d'alternative entre la soumission la plus abjecte et la révolte directe, et telles sont encore les « sociétés, comme toutes celles organisées sous l'ascendant du « mahométisme, où les deux pouvoirs sont, dès l'origine, légalement confondus (1). »

« La Réforme au xvi^e siècle, Rousseau et ses disciples les terroristes de 1793, détruisent l'harmonie et asservissent le spirituel au temporel. L'auteur du *Contrat social* préfère Mahomet à Jésus et l'État turc aux États de civilisation occidentale. Auguste Comte revient, en maints chapitres de son œuvre, sur cette question capitale. Empruntons à l'un de ses disciples le résumé de sa pensée :

« Si la société est ainsi constituée qu'elle est régie par un pouvoir « spirituel distinct et indépendant du pouvoir politique, ce pouvoir « spirituel, pour imposer aux esprits les grands principes sociaux « dont il a la garde, emploiera les moyens qu'il est dans sa nature « d'employer : il emploiera des moyens spirituels, il recourra à la « seule persuasion. Certes, il n'est pas certain qu'une telle société « ne fera pas appel parfois à la violence pour imposer les croyances « qu'elle regarde comme nécessaires. Oui, il est possible qu'elle « recourre à la violence, mais ce sera là une chose contraire au « régime normal, ce sera une sorte de coup d'État. Car le régime « normal d'une telle société, c'est la défense des croyances sociales « par les seules armes spirituelles. Or, telle était la société « qu'Auguste Comte appelle « le chef-d'œuvre social de la sagesse « humaine ».

« Mais que, par suite de la liberté de conscience érigée en principe absolu, l'autorité spirituelle soit méconnue, que le pouvoir « temporel assume alors à lui seul la charge de maintenir les principes et les croyances nécessaires, et fatalement il sera amené à « maintenir ces croyances et ces principes par ses moyens naturels, « je veux dire il remplacera la persuasion par la force matérielle, « par la violence. Crois ou meurs, telle est la formule logique de « la Révolution, par cela même qu'elle confond les deux disciplines « en asservissant le pouvoir spirituel au pouvoir temporel. »

Rappelons que le disciple que cite M. Marius André est un membre de l'Exécution testamentaire d'Auguste Comte, le regretté Léon de Montesquiou, mort héroïquement, en 1915,

(1) AUGUSTE COMTE. Appendice général du *Système de politique positive*, p. 177.

à la tête de sa compagnie, pour la défense de la plus haute civilisation spirituelle que la France représenté.

L'IMMORTALITÉ SUBJECTIVE.

Les morts, surtout ceux de la guerre, ont été dignement commémorés cette année, au jour qui leur est consacré.

A la Sorbonne, l'appel des anciens étudiants morts pour la patrie a été écouté debout par une assistance profondément émue.

Le culte des morts est une des plus pures et des plus profondes manifestations de la religion de l'Humanité.

Aussi, dans les discours qui furent prononcés, le nom d'Auguste Comte fut-il souvent cité : notamment par M. Maurice Appell, recteur de l'Université de Paris, et par M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique.

Voici quelques paroles de M. Appell :

« Un grand poète, Victor Hugo, et un grand philosophe, Auguste Comte, ont dit, l'un : « Les morts sont les invisibles ; ils ne sont pas les absents » ; l'autre : « Les morts parlent aux vivants. » Qui ne sent profondément la vérité de ces paroles ? Les morts de la grande guerre sont présents au milieu de nous : ils nous parlent à tous, aux jeunes comme aux vieux, aux étudiants comme aux maîtres ; ils nous rappellent que sans eux nous ne connaîtrions plus l'indépendance nationale ni la dignité personnelle, que sans leur sublime sacrifice le monde entier serait devenu une exploitation bien réglée et bien ordonnée, au bénéfice de l'Allemagne, avec un salaire calculé pour chacun suivant son degré de servilité et d'utilité. »

Même sujet, même inspiration positiviste dans un article de Dioscoride, paru le même jour dans *le Journal*.

« Laissons venir notre dernière heure, à l'exemple du sage, comme le soir d'un beau jour. Abandonnons sans regret une dépouille qui ne fut jamais qu'une agrégation provisoire d'éléments dont l'immortalité, quant à eux, est certaine, puisque tous s'en iront ailleurs faire partie, quelque part, d'une autre combinaison de molécules, tout d'abord parmi les plantes du terrain voisin. Ah ! le joli symbole des fleurs cueillies sur les tombes !

« Et quant à notre être pensant, restons libres d'imaginer tout ce qui nous semblera le meilleur quant à sa destinée, s'il nous répugne

décidément trop qu'il disparaisse tout à fait. Quelque chose du moins de nous survivra, c'est la trace des œuvres que nous aurons accomplies; c'est notre image dans le cœur de ceux de qui nous nous serons fait aimer: ce sont les pensées que nous aurons semées et qui auront leur vie propre si elles en sont dignes. C'est de cela, tout au moins, que peut être faite la survivance de notre personnalité quand l'action ne lui sera plus permise. De même que les êtres se composent et se recomposent des mêmes atomes qui servent depuis le commencement du monde, notre pensée est faite de toutes les pensées des disparus, dont nous aurons à notre tour enrichi le lot. L'humanité, a dit Auguste Comte, se compose de plus de morts que de vivants. Et tel est aussi le sens de l'admirable parole par laquelle Maeterlinck termine son délicieux conte, *l'Oiseau bleu*: « Il n'y a pas de morts ».

SAINT FRANÇOIS DE SALES POSITIVISTE.

A propos du troisième centenaire de la mort de saint François de Sales (28 décembre 1622), M. Henry Bordeaux a écrit dans *le Gaulois* du 23^m novembre :

« Quel saint mérite plus que saint François de Sales d'être célébré aujourd'hui ? Il fut au seizième siècle le restaurateur de la famille et le plus merveilleux directeur spirituel. Son enseignement est aussi actuel aujourd'hui qu'il y a trois cents ans, car il est fondé sur la connaissance de l'homme qui ne change qu'à la surface. Nul conducteur d'hommes ne fut plus impérieux ni plus exigeant sous des dehors aimables et courtois. Positiviste avant le positivisme, il détestait la révolte inutile contre les circonstances matérielles : il voulait l'acceptation, — l'acceptation qui laisse l'esprit libre et enseigne à la volonté à tirer parti des obstacles au lieu de buter contre eux. Ainsi parvient-on au calme et à la maîtrise de soi. Ainsi évite-t-on le désordre intime et toutes les mauvaises méthodes de gaspillage. Il ne séparait pas la religion de la vie, mais les unissait, les confondait, afin que la religion obtînt de la vie son maximum de rendement en l'obligeant à l'observation quotidienne, à l'effort constant, à la poursuite incessante de Dieu jusque dans les menues occupations et tracasseries journalières.

« Comme on se trompe quand on veut voir en lui un directeur à la mode, un homme de cabinet écrivant à loisir des traités abstraits et adressant à des dames de qualité de belles lettres composées avec art ! Il n'y eut pas d'homme plus actif ni plus soumis à sa fonction. Il fut, avant tout, évêque, c'est-à-dire chef d'un troupeau. Les classes sociales étaient pour lui sans importance autre

que celle d'une hiérarchie des devoirs. Jamais il ne flatta ni dédaigna personne, et il n'était pas plus occupé du rang de Mme de Chantal ou de Mme de Marmoissy que de celui de cette villageoise, Pernette Boutey, dont il ne put apprendre la mort sans *se torcher les yeux*, tant il la savait grande devant Dieu, ou de cette pauvre veuve d'Annecy qu'il aperçut, à la suite du Saint-Sacrement, portant, au lieu d'un grand flambeau de cire blanche, une petite chandelle que le vent éteignit. Il était de plain-pied, chose également difficile, avec les petits et avec les grands. Ce psychologue averti, si poli et si dur ensemble envers les femmes du monde, savait comment on parle aux gens de campagne et ceux-ci le consultaient sur leurs affaires temporelles, de quoi il s'autorisait pour les entraîner dans les spirituelles...

« Cependant, le langage doré dont il se sert n'est pas celui d'un saint François d'Assises, qui fut tout élan, tout enthousiasme et exaltation. C'est un langage plus précis, plus ferme, qui toujours part des petits faits, des choses ordinaires et qui, naturellement, quitte ensuite la terre pour gagner le plein ciel. »

On le voit, M. Henry Bordeaux a raison de dire que saint François de Sales fut « un positiviste avant le positivisme ». Car, vraiment, ce saint le fut en esprit et dans sa vie, — ce qui est l'être vraiment.

A. PROPOS DE LA SYSTÉMATISATION DU SAVOIR SCIENTIFIQUE.

Comme les théologues, les métaphysiciens ne se peuvent dégager de l'emprise de la synthèse positive. M. René Hubert, dans un « Essai sur la systématisation du savoir scientifique », paru dans la *Revue de métaphysique et de morale*, nous en fournit un curieux exemple.

D'après la philosophie « néo-critique » que cet auteur nous propose, l'idée directrice « d'une ascension continue des différentes formes de la réalité vers l'être absolu » fournit seule « le principe d'une classification systématique des degrés du savoir » dont « la caractéristique essentielle » paraît être « un naturalisme tendu vers une finalité consciente ». On le voit, nous sommes en plein brouillard métaphysique.

Après une brève critique d'Aristote, Bacon, Descartes, Spinoza, d'Alembert, Kant et Herbert Spencer, M. René Hubert en vient à Comte :

« Il faut regretter qu'Auguste Comte ne soit pas allé jusqu'au terme logique de sa pensée, et qu'il soit resté engagé dans des formules empiriques, dont tout son effort intellectuel et ses besoins de systématisation tendaient à le libérer. Sans doute, il peut sembler au premier abord que la distinction des six sciences fondamentales est imposée par la nature des choses et répond simplement à l'ordre des phénomènes. Nous serions ainsi en présence de la première classification impliquant délibérément la prépondérance de l'objet et la satisfaction donnée à ses exigences. Il est toutefois remarquable qu'en définissant la science véritable, la connaissance abstraite de l'univers, Comte élimine de l'objet ce qui est proprement et absolument objectif, à savoir la diversité indéfinie, la qualification multiple, en un mot le réel et le concret. La notion même de Science implique déjà, peut-on dire, l'intromission de l'esprit dans les choses, et Comte ne s'en est pas plus tôt aperçu, qu'il a transformé le point de vue de la synthèse objective en celui de la synthèse subjective. Mais il y a plus, si les principes de simplicité ou de généralité, qui servent de normes directrices à la classification, ne peuvent eux-mêmes qu'être relatifs à la constitution logique du sujet connaissant. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a pour Comte une correspondance exacte entre le point de vue objectif et le point de vue subjectif, et que c'est, comme il le dit, « une première « contemplation de l'ensemble des phénomènes naturels » qui nous porte à les diviser en différentes classes principales. Mais il est bien difficile d'admettre une telle division, sans la soumettre à son tour à un principe de justification qui ne peut être que subjectif. L'irréductible hétérogénéité des ordres successifs de phénomènes concerne leur connaissance, et non leur existence, et en dépit de la remarquable coïncidence du subjectif et de l'objectif, l'ordre d'accession des différentes branches du savoir à la conception positive ne reproduit aucunement un ordre quelconque dans le développement de la réalité. Ainsi, que la théorie de la science et de la classification des sciences implique chez Comte une théorie générale de la connaissance, quoi que lui-même en ait dit, c'est ce qui n'est pas douteux, si l'on considère que la dépendance des différentes sciences repose sur un principe proprement logique, et nullement sur la nature des choses. Où l'empirisme reprend ses droits, c'est avec l'affirmation que l'élément original apporté par chaque science nouvelle est une pure donnée expérimentale, et n'est susceptible d'être expliqué ni par la méthode analytique, ce qu'exclut l'idée même de son irréductibilité, ni par la méthode synthétique, à laquelle la pensée de Comte est restée systématiquement étrangère. Néanmoins, si l'on veut se souvenir qu'une part analogue faite à l'empirisme se retrouve dans une doctrine

comme celle de Renouvier, on reconnaîtra qu'en affirmant à la fois l'enchaînement et l'irréductibilité des sciences fondamentales, Auguste Comte avait le mérite de poser un problème sur lequel les lacunes mêmes de la solution qu'il apportait devaient provoquer les réflexions ultérieures de la pensée philosophique. Enfin, la théorie de Comte attirait l'attention sur un caractère remarquable des différentes disciplines scientifiques ; c'est qu'à chacune d'elles convient plus particulièrement une méthode définie, comme à l'astronomie l'observation, à la physique l'expérimentation, à la biologie la classification. Peut-être ne marquait-il pas d'une manière assez nette que chacune de ces méthodes suppose à son tour l'existence des procédés antérieurs, et que la même hiérarchie se retrouve entre les techniques scientifiques et les objets auxquels elles s'appliquent. Du moins faut-il le louer d'avoir entrevu que la classification des méthodes est un aspect de la classification des sciences elles-mêmes, tant il est vrai que la science n'est tout entière ni dans son objet, comme le voudraient les empiristes, ni dans le sujet qui la fait, comme avaient été tentés de le penser les rationalistes cartésiens. Par là, le comtisme contribuait pour sa part à préparer les voies à une théorie de la connaissance qui chercherait à maintenir l'équilibre nécessaire entre les besoins du sujet et les exigences de l'objet, alors que lui-même, conscient des insuffisances du premier point de vue auquel il s'était placé, n'arrivait à le corriger qu'en le transposant, en ajoutant à la hiérarchie des disciplines fondamentales la science imprécise de la morale, en substituant définitivement une prétendue synthèse subjective à la synthèse objective dont il avouait du même coup l'impossibilité.

« La même juxtaposition de l'objectivisme empirique et du subjectivisme logique se rencontre dans la classification d'Ampère...

« La pensée de Cournot et celle de Renouvier décèlent le même mélange d'empirisme et de dialectique, encore que ni l'un ni l'autre n'aient cherché à dresser un plan systématique de l'ensemble du savoir. Mais l'essai de coordination des idées fondamentales, aussi bien que la constitution de la table des catégories, supposent implicitement un ordre logique des branches de la science. Toutefois l'expérience tient chez l'un et l'autre penseurs une place peut-être plus importante encore que chez Ampère, sinon chez Comte, parce qu'elle apparaît décidément irréductible. La méthode analytique, qui fait la base de la philosophie de Cournot, s'il est vrai que les idées fondamentales ne sont en définitive que les différents aspects successifs d'une seule et même notion, le procédé de juxtaposition des catégories, qui, en dépit de quelques indications contraires, a été exclusivement employé par Renouvier, impliquent que l'objet se pose en quelque sorte de lui-même et par sa seule

puissance d'être, en sorte que la systématisation du savoir doit nécessairement tenir compte de ce donné imprescriptible. Là est sans doute la raison dernière pour laquelle une synthèse totale est apparue aux yeux de l'un et de l'autre comme aussi définitivement impossible qu'à ceux de Comte ou d'Alembert.

« Quoi qu'il en soit, il reste acquis que la considération de l'objet ne peut suffire à fonder une classification des sciences, et que réciproquement la seule constitution du sujet, surtout si on le considère d'un point de vue empirique ou psychologique, ne fournit pas davantage un principe acceptable. Les exigences d'aucun des deux ne peuvent être valablement sacrifiées aux nécessités de l'autre, et, tout naturellement, nous sommes conduits à l'idée que la systématisation du savoir ne pourra être opérée qu'en application d'une doctrine qui tiendra un compte égal des unes et des autres, et qui, par conséquent, cherchera à définir les degrés successifs de la réalisation de l'objet en fonction des éléments constitutifs de la nature du sujet, jusqu'au moment où une synthèse supérieure, qui ne sera peut-être pas d'ailleurs la synthèse ultime, permettra de déterminer le point de vue le plus élevé auquel puisse se placer l'explication proprement scientifique, en même temps que la portée et les limites d'une telle explication. Il nous est apparu que la plupart des penseurs du siècle précédent ont été sur la voie d'une telle systématisation. Aussi ne serons-nous pas surpris de retrouver chemin faisant plusieurs des idées qu'ils ont émises. Ni l'ordre logique de classification des sciences, ni sa corrélation à l'ordre historique de leur développement, ni l'hétérogénéité de leurs degrés successifs chez Auguste Comte, ni la distinction des quatre points de vue chez Ampère et l'espèce de progrès qu'elle suppose implicitement, ni l'enchaînement des idées fondamentales chez Cournot ou l'énumération qu'on pourrait dire également soumise à la loi de complexité croissante chez Renouvier, ne nous ont paru dénués de toute valeur. En dépit de leurs divergences réelles, et de la diversité des principes auxquels ils se réfèrent, tous ces philosophes semblent avoir le pressentiment, parfois même la notion confuse de la possibilité d'une déduction progressive des éléments du savoir. Là est la véritable analogie de leurs doctrines, et, si l'on peut dire, leur air de famille. Ceux qui tentent après eux d'établir la loi d'une telle progression peuvent se réclamer d'eux tous, dans une mesure inégale sans doute, mais non pourtant sans quelque fondement vraisemblable. »

Abordant ensuite le point de vue du sujet, M. René Hubert constate que « la formule célèbre d'Auguste Comte : « tout

est relatif, voilà le seul principe absolu », en reçoit « une consécration décisive ».

Puis, reconnaissant qu'il « n'est pas douteux qu'en toute science la part de l'explication mathématique est d'autant plus grande que l'objet sur lequel elle porte est lui-même plus pauvre, c'est-à-dire plus proche du type mécanique », il retrouve ici une idée qu'Auguste Comte avait déjà exprimée :

« C'est que la mathématique, pour prendre dans son ensemble la théorie de la quantité, et répéter à son propos ce que nous indiquions déjà au sujet du nombre, n'est pas seulement une science particulière ou une partie de la science, mais encore, à proprement parler, une méthode pour toutes les sciences.

« La traduction des quantités en qualités est favorisée par cet autre fait que les objets mathématiques ne sont jamais immédiatement donnés à la pensée concrète sous leur forme dialectique, mais qu'ils se présentent toujours enveloppés des caractères sensibles qui en permettent l'appréhension. De ce qu'aucun espace ni aucun temps n'est saisi sans un mouvement, et de ce que tout mouvement sert de support à une altération, il s'ensuit que la classification spécifiante a dû être spontanément employée dans les sciences qui se sont par la suite le plus complètement dégagées de la considération des qualités.

« Toutefois, il est évident que les sciences où celle-ci ne peut pas être éliminée sont celles qui offrent à la spécification le champ le plus vaste. Auguste Comte n'avait donc pas tort d'admettre que chaque discipline scientifique, en raison de la nature de son objet, devait comporter de préférence l'emploi de telle ou telle méthode particulière. Cependant une telle observation implique l'exacte correspondance du point de vue du sujet et du point de vue de l'objet ; car une méthode n'est qu'une manière d'être de la pensée, et par conséquent un processus de nature dialectique, dont le choix ne saurait être provoqué exclusivement par la constitution de l'objet auquel il s'applique. Or cette correspondance ne pouvait être qu'un postulat dans la doctrine positiviste, tandis qu'elle est pour le néo-criticisme une nécessité inéluctable et un véritable axiome. De plus, il est beaucoup plus vrai encore de dire que chaque science, selon le stade de son développement, requiert telle ou telle méthode. Il s'ensuit que, pour achever la pensée de Comte, il faudra prouver que, dans la hiérarchie des sciences, celles-là sont parvenues au plus haut degré de dignité qui ont à la fois pleinement constitué leur objet, en même temps qu'elles achevaient de s'emparer de tous les procédés d'investigation, ou, si l'on veut encore, de tous

les principes dialectiques de l'interprétation positive. Alors que les sciences de la nature physique se proposaient déjà, à son époque, l'acquisition des lois de causalité, les sciences de la nature biologique s'attardaient encore à la recherche des lois de spécification, et les sciences de la nature sociale se bornaient à l'étude historique des altérations. Quant à la psychologie, il n'a pas échappé à l'observation de Comte qu'elle n'avait pas dépassé les premières descriptions, et c'est sans doute l'emploi d'un procédé aussi rudimentaire qui l'a conduit à lui refuser le véritable caractère scientifique. »

En se plaçant au point de vue de l'objet, M. René Hubert, après une critique bien fragile de « l'ordre historique » indiqué par l'auteur du *Cours de philosophie positive*, ajoute :

« Auguste Comte lui-même, dont l'idée maîtresse paraît avoir été celle d'une progression constante de l'objectif vers le subjectif, n'est pourtant pas éloigné, à d'autres points de vue, des hypothèses formulées par l'école anthropologique. Tout au plus pourrait-on émettre la supposition que l'ordre historique dans lequel les différentes sciences ont dû apparaître dépend de la relation de leur objet à tel ou tel procédé d'investigation, et de la facilité avec laquelle cet objet se prêtait à l'application d'une méthode déterminée, en particulier de la mesure quantitative. Qu'à ce point de vue la science mathématique ait dû se constituer la première, c'est ce que nous accorderons très volontiers à Auguste Comte, en vertu de notre propre principe dialectique. Mais, par la suite, toutes les sciences ont dû s'essayer en quelque sorte à des descriptions et à des tentatives de nomenclature, que celles-là seules ont réussi à conduire à bien, qui pouvaient employer, pour y parvenir, ces mêmes méthodes de détermination quantitative que les mathématiques préalablement constituées mettaient à leur disposition. Tel fut le cas pour l'astronomie, et, dans une moindre mesure, pour la physique. A partir de ce point l'obscurité s'accroît, et le danger apparaît d'imposer aux différentes catégories de phénomènes un ordre artificiel, qui n'a pour conséquence que d'entraîner la subordination de sciences qui ont cependant tout intérêt à affirmer leur indépendance et leur spécification, comme la biologie par rapport à la chimie, et, plus encore, comme la sociologie par rapport à la biologie. »

Enfin, M. René Hubert, dans sa conclusion, nous donne la classification « néo-critique » qu'il prétend substituer à celle de Comte. Celle-ci, qui a fait ses preuves et qui a le grand mérite d'être claire, nous suffit. Elle répond aux exigences positives de l'utilité, de la commodité et de la réalité.

A. COMTE ET LE VOTE DES FEMMES.

Le Sénat, fort sagement, a rejeté la proposition d'accorder l'électorat aux femmes. Dans le principal discours qui fut prononcé contre cet insane projet, M. Labrousse a dit :

« Depuis, quelques révolutions les travaux sur l'évolution des êtres et des sexes, puis le génie d'Auguste Comte ont donné le pas au bon sens, à l'équilibre. Le positivisme a surgi dont, à travers les médiocrités de nos querelles de chaque jour, nous apercevons tout de même l'esprit dans nos Assemblées, même les plus modérées, de Jules Ferry à Combes. La question du moral et du physique de l'homme s'est instruite, si bien qu'aujourd'hui c'est presque une vieillerie et un recul, de reprendre les arguments féministes de cette époque. »

D'ailleurs, on a fait justement observer à M. Labrousse, dans *l'Ère nouvelle*, que « la clarté d'Auguste Comte », ne se projette pas seulement sur le féminisme :

« Ni Comte ni le positivisme ne s'inquièrent de savoir si le suffrage féminin serait de nature à contrebalancer les aspirations du suffrage masculin, n'admettant pas plus celui-ci que celui-là. »

LA PREMIÈRE ÉDUCATION.

Dans *l'Éducation infantine* du 10 novembre, M. Félix Pécaut, inspecteur général de l'Enseignement public, termine ainsi un article sur les « Semences morales dès l'école maternelle » :

« Ainsi l'édifice moral est fait de pierres extraites de toutes les expériences qui s'échelonnent au long des années. Oui ; mais qu'elle est donc pleine de vérité cette phrase du vieux philosophe Auguste Comte qui avait jeté un regard profond sur les conditions de la vie morale et pensait, en l'écrivant, à l'enfant de moins de six ans : « *On doit regarder la première éducation comme la plus décisive, puisque la discipline maternelle y fonde tellement la moralité que tout le reste de la vie peut rarement en changer la base.* »

Certes... Mais Auguste Comte pensait aussi que cette « éducation maternelle » devait être donnée par la mère. Il considérait comme une aberration sociale qu'on lui substituât des mercenaires, si dévouées fussent-elles.

CONFUSION.

Dans *Le Temps* du 24 novembre, M. Abel Hermant ne veut pas laisser croire à ses lecteurs qu'il ignore Auguste Comte. Il écrit :

« Israël, au temps d'Athalie, n'avait certes pas encore atteint l'âge du positivisme, ni même celui de la métaphysique. Il était, pour emprunter le style d'Auguste Comte, en pleine *période religieuse*. Cependant, au premier acte de la tragédie de Racine, Abner, « l'un des soutiens de ce tremblant État », nourri « dans les camps du saint roi Josaphat », Abner, qui ne fait nulle difficulté d'admettre les miracles accomplis sous les règnes précédents, ose dire que « Dieu s'est retiré ».

« On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
« De merveilles sans nombre effrayer les humains;
» L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

« Et Joad a beau lui énumérer tous les miracles récents, qui soutiennent la comparaison avec ceux de naguère, Abner a beau éviter de le contredire, faire dévier la conversation, parler d'autres miracles promis, qui se font attendre, on sent bien que la mort d'Achab, les trois années de sécheresse dues au prophète Élie, « les morts se ranimant à la voix d'Élisée », tous ces signes ne sont pas pour lui des miracles authentiques, justement parce qu'il les a pu vérifier comme le souhaitait M. Renan; qu'il aura toujours « des yeux pour ne point voir », ou que plutôt il ne croira jamais qu'aux miracles qu'il n'a point vus. »

Il est bien vrai que l'esprit positif date des origines de l'esprit, c'est-à-dire de l'Humanité même. Mais M. Abel Hermant, tout comme un scientifique sorbonnard, confond « religion » et « théologisme ». Israël, au temps d'Athalie, était en période théologique, et même théocratique. Mais, au vrai, en devenant plus positive, ainsi que l'a montré Comte, l'Humanité devient vraiment de plus en plus religieuse. C'est donc qu'il y a deux mille huit cents ans, Israël n'était point en « pleine période religieuse », comme l'imagine l'excellent grammairien qu'est M. Abel Hermant.

L'ŒUVRE DU « COTTAGE SOCIAL ».

Cette œuvre est à signaler ici. Elle s'applique à réaliser

une des conditions essentielles de l'incorporation du prolétariat à la cité moderne.

Le journal *L'Homme libre* nous donne un aperçu des méthodes employées par le fondateur du *Cottage social* :

« On se rappelle la méthode du *Cottage social* : des équipes ouvrières sont constituées en un endroit déterminé. Les moules des bâtisses leur sont prêtés gracieusement ; les dites équipes n'ont plus qu'à extraire les matériaux, les préparer et remplir les moules. Une simple et ingénieuse machine à mouler les maisons d'un seul bloc avec du béton de chaux monolithique permet à de braves gens, ne connaissant rien au bâtiment, de réaliser à vue d'œil des édifications miraculeuses.

« Près de Troyes, à Sainte-Savine et à Croncels, M. Knapp a d'abord établi sa base de démonstrations pratiques. Puis son apostolat a essaimé un peu partout, voire dans le Laonnois et jusqu'aux environs de Nancy : à Pont-Saint-Vincent, de Lorraine.

« Nombre de municipalités des régions libérées semblent enfin prêtes à s'émouvoir et à faire bénéficier les plus pauvres de leurs administrés des réalisations prodigieuses du *Cottage social*.

« Les équipes ouvrières qui s'orientent de plus en plus vers cette œuvre de coopération, qui s'entr'aident dans l'élévation mutuelle de leurs demeures particulières, ces équipes-là ne songent plus à perdre leur temps dans des déformations de sous-groupements pseudo-révolutionnaires.

« Le promoteur du *Cottage social*, M. Knapp, paraît ainsi travailler heureusement à la réalisation de cette prophétie d'Auguste Comte : « Il n'y aura plus à craindre de crises sociales le jour où les prolétaires seront installés et non plus seulement campés dans la nation. »

PÉDAGOGIQUE D'ABORD !

Sous ce titre, M. Georges Aimel, tout pénétré de positivisme, a publié dans *La Renaissance* du 4 novembre dernier, un bon article sur la réforme de l'enseignement.

Il s'inspire de ces « simples et pures » maximes cartésiennes :

« Ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien... »

« Lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de discerner les plus vraies opinions, nous devons suivre les plus probables... »

« Et encore qu'il y ait peut-être d'aussi bien sensés parmi les

Perses et les Chinois que parmi nous, il semble que le plus utile est de se régler sur ceux avec lesquels nous avons à vivre...

« Changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde... »

Et aussi d'Auguste Comte, dans la conclusion que nous reproduisons :

Pédagogique d'abord ! Tel est le cri de ralliement qui grouperait opportunément tous ceux qui ont souci de tirer de la Démocratie ce qu'elle peut offrir de bienfaisant, de maintenir la civilisation moderne dans des limites raisonnables qui l'empêcheraient de périr par son excès générateur de désordre. Pour réaliser l'œuvre de réadaptation aux conditions de la vie et de réajustement de tous les organes sociaux, il convient de préparer les esprits et de répandre des états d'esprit, capables de dominer la complexité du réel et qui trouvent à la base de leurs aspirations un terrain d'entente commun. L'éducation fondée sur l'idée de travail et le classicisme est à même de l'établir. Notre enseignement archaïque et falot ne répond en rien à l'exigence du présent : il est condamné à périr ; sinon, organe inutile et désuet, il contribuera à notre ruine. Pallier aux incertitudes de l'intelligence est le préliminaire obligé de toute action féconde.

Comme l'a montré A. Comte, il est vain de demander aux lois des solutions réservées aux mœurs. Cette grande anarchie du monde occidental, signalée par toutes les fortes têtes du siècle passé et qui étaient loin, certes, de la prévoir telle qu'elle allait se manifester, est à son comble. Si elle se prolongeait ou s'accroissait, elle deviendrait désagrégation et décadence sans remède. La réforme intellectuelle et morale doit s'effectuer par le dedans, et sa première démarche est de préparer l'enfance et la jeunesse à leur activité productrice et civique. C'est alors seulement qu'on verrait « tout digne citoyen devenir un fonctionnaire social, exerçant à la fois un office spécial et une sage participation à l'intérêt général » (1).

LA FRANCE UN.VERSALISÉE PAR LE POSITIVISME.

A propos de la célébration du premier centenaire de l'indépendance brésilienne, M. J. P. de Souza-Dantas, consul général du Brésil à Paris, étudie, dans un remarquable article publié dans la revue *France-Amérique* de novembre, « les rapports entre le Brésil et la France depuis un siècle » :

(1) A. COMTE, *Lettre au tsar Nicolas*, 1852.

« Si les tentatives colonisatrices françaises au Brésil échouèrent, écrit M. de Souza-Dantas, elles laissèrent cependant des traces indélébiles dans notre histoire. L'influence de la France s'exerça d'abord au Portugal pour y faire monter sur le trône, vers la moitié du xvii^e siècle, la Maison de Bragance. De là, cette influence rayonna sur le Brésil : lorsque, sous la pression napoléonienne, la Cour portugaise se réfugia au Brésil, elle fut suivie d'un groupe important d'émigrés français, hommes du monde, savants, historiens, littérateurs, peintres, architectes, qui fixèrent définitivement, sur place, peut-on dire, l'orientation française de notre civilisation.

« Peu de temps après, le Brésil proclama son indépendance, mais ce fut en conservant le régime monarchique avec, sur le trône, la Maison de Bragance, qui gardait et avivait dans notre pays la tradition de l'ancienne entente franco-portugaise. Ainsi, la pensée et les affinités françaises nous dirigeaient en fait.

« La pensée et les méthodes françaises étaient absolument dominantes dans tous les milieux, depuis nos modestes écoles primaires jusque, et spécialement même, dans notre Parlement. Ne pas savoir lire et écrire, au moins un peu, le français était une marque d'infériorité, et nos hommes politiques n'étaient considérés que s'ils étaient familiarisés avec la littérature politique française. A partir d'une certaine époque même, il leur fut pour ainsi dire obligatoire d'avoir toujours auprès d'eux, à leur table de travail, les principaux journaux et périodiques français, la *Revue des Deux-Mondes*, les *Débats*, le *Figaro*, le *Temps*, etc.

« L'attachement à la France devint ainsi un article de foi et le fait suivant le traduit de la façon la plus évidente. Lorsque le grand D. Pedro II (celui qui, en visite chez Victor Hugo, dit au petit-fils de ce dernier : « Ici, il n'y a qu'une royauté : celle de votre grand-père »), dut marier sa fille, l'héritière présomptive du trône, celle qui devait rester dans le souvenir du peuple brésilien sous le nom d'« Isabelle la Rédemptrice », il accorda la main de la future reine du Brésil, au milieu des applaudissements et de la joie de toute la nation, au prince français S. A. R. et I. le comte d'Eu, de vénérée mémoire. Ce prince ajouta par la suite à la gloire de son nom l'honneur d'avoir commandé les forces brésiliennes pendant la guerre libératrice contre le Paraguay. Cette alliance donnait au peuple l'impression d'un lien personnel particulier, pour ainsi dire, de famille, avec la France aimée et l'on y voyait la raison d'une plus grande cordialité, d'une plus grande confiance, si cela était possible, dans les rapports des deux pays. De même, en 1870, des gens pleuraient dans les rues en apprenant les malheurs français.

« Tout ce qui se faisait en France dans le domaine de la vie intellectuelle et politique ne manquait jamais d'avoir la plus sûre et la plus fidèle répercussion dans la vie brésilienne. L'esprit de la Révolution aidait-il, dans les lettres françaises, à l'éclosion du romantisme? Aussitôt, nos poètes : les Fagundes, les Alvares de Azueda, les Castro Alvares ; nos romanciers, et jusqu'à notre grand Alencho ne songeaient qu'à approcher les grands modèles français. Nos réformes, politiques, électorales, administratives, dans l'organisation judiciaire ou municipale, suivaient pas à pas le mouvement français. Quelques-unes de nos principales lois furent de véritables traductions des lois françaises. Les idées sur la civilisation et la pensée philosophique françaises nourrissaient la conscience et la pensée brésiennes et leur empire fut tel que, lorsque Auguste Comte, dans ce travail cyclopéen qu'est sa construction positiviste, posa les bases d'une nouvelle organisation politique et d'une nouvelle Église, le Brésil fut peut-être le seul pays où les idées du grand philosophe parvinrent à des réalisations pratiques. L'Église positiviste s'organisa de très bonne heure à Rio-de-Janeiro et, ce qui est beaucoup plus important, les principes positivistes obtinrent des consécérations éclatantes : ils eurent une action décisive pour la transformation de notre régime politique, ils se virent traduits formellement dans certaines dispositions de la Constitution fédérale et, spécialement, dans celle de l'État de Rio-Grande du Sud. Il faut reconnaître encore que c'est beaucoup grâce à l'influence de l'esprit positiviste, tout empreint des idées de continuité et d'évolution, que la déposition de la dynastie régnante et la grande réforme de la séparation de l'Église et de l'État furent menées à bien avec une tolérance, une modération et une équité exemplaires. L'adoption par la Constitution de la date du 14 juillet comme fête nationale pour la commémoration de la fraternité humaine et l'inscription dans le drapeau national de la devise comtiste « Ordre et Progrès » montrent jusqu'à quel point l'esprit positiviste inspira et dirigea notre révolution du 15 novembre 1889. La conséquence est que le Brésil a été le premier outre-mer, sous la direction intellectuelle et morale de la France, à faire fleurir la civilisation gréco-romaine. Il a joué dans le continent du Sud-Amérique un rôle capital d'initiateur, car son exemple a été imité.

« En résumé, il est juste de dire que, de même qu'à un certain moment de l'histoire la France fut proclamée « la fille aînée de l'Église », ainsi aujourd'hui le Brésil, dont la formation intellectuelle, morale et politique est l'affirmation la plus positive du rayonnement français, peut être appelé le fils aîné de la France. Ces précédents historiques expliquent la conduite du Brésil lors

de l'effroyable cataclysme qui, en 1914, menaça de ruiner les conquêtes démocratiques de notre civilisation commune ; ils expliquent que la première protestation contre l'invasion de la Belgique se soit produite à la Chambre des députés brésilienne. »

M. de Souza-Dantas termine son article en regrettant que l'influence économique de la France ne soit pas aussi étendue que son influence spirituelle. Nous le regrettons aussi.

Mais celle-ci est peut-être incompatible avec celle-là. La séparation des pouvoirs n'est peut-être pas moins nécessaire pour les nations que pour les individus. C'est ce que nous avons indiqué dans notre opuscule, *la France militante*, publié quinze jours avant l'armistice. Prévoyant la lutte âpre, destructive, qui allait succéder à la guerre, nous proposons de départager les divers impérialismes en compétition : A l'Angleterre, celui des mers, de la cotonnade, aux États-Unis, celui de l'or, du pétrole, de l'acier ; à la France, dans le rayonnement de la victoire, sanctifiée par l'héroïsme de ses soldats, l'empire universel des esprits.

C'était lui attribuer la bonne part. C'était faire entrer l'humanité dans l'ordre, c'est-à-dire organiser les nations en société, fonder la paix. Mais pour le comprendre et le vouloir, il fallait d'autres hommes que nos piteux dirigeants, sans doctrine, matérialistes, bavards, ahuris, sans âme...

LE développement systématique de l'activité militaire fournit d'abord le seul moyen de faire prévaloir, parmi les vaincus, l'existence industrielle, suivant l'incomparable hémistiche de Virgile : *pacisque imponere morem*. La conquête opère collectivement ce que l'esclavage produit individuellement, l'impossibilité d'améliorer la situation autrement que par le travail.

Auguste Comte

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- HENRI BARANDE. — *Enfers d'Allemagne* (Camps de représailles), in-8°, 229 p., 7 fr. 50. Savaète.
- A. BERTHOUD. — *La constitution des atomes*, in-16, 158 p., 28 fig., Payot.
- DANIEL BERTHELOT. — *La physique et la métaphysique des théories d'Einstein*, in-16, 48 p., 2 fr., Payot.
- DOM BESSE. — *Les mystiques bénédictins, des origines au XIII^e siècle*, in-16, 300 p., 6 fr., Lethielleux.
- PRINCE ROLAND BONAPARTE. — *Notes ptéridologiques*, fasc. 13, in-8°, 304 p.
- A. DESPEAUX. — *L'inflation dans l'histoire*, in-16, 512 p., 7 fr. 50, « L'Information ».
- M. DOMMANGET. — *Babeuf et la conjuration des "Égaux"*, in-12, 2 fr., « L'Humanité ».
- P. DROSNE. — *La structure de la matière, de l'énergie et de l'espace physique*, 176 p., 7 fr. 50, Chiron.
- F. DUINE. — *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*, in-8, 393 p., Garnier.
- M. DAYET. — *La renaissance économique de l'Allemagne*, in-16, 172 p., 6 fr.
- TH. DE DONNER. — *Premiers compléments de la gravifique einsteinienne*, 5 fr., Gauthier-Villars.
- DR HANS DELBRÜCK. — *Ludendorff peint par lui-même*, in-16, 5 fr., Payot.
- M. DELOCHE. — *La crise économique au XVII^e siècle et la crise actuelle*, in-8°, 64 p., 4 fr., Plon.
- ALFRED FOUILLÉE. — *Humanitaires et libertaires au point de vue sociologique et moral*, in-16, 211 p., 7 fr., Alcan.
- DR SIGM. FREUD. — *La psychopathologie de la vie quotidienne*, in-8°, 14 fr., Payot.
- RENÉ GOUNARD. — *Histoire des doctrines économiques. III. Les doctrines contemporaines*, in-8°, 400 p., 15 fr., Nouvelle librairie nationale.
- GUY-GRAND. — *La démocratie et l'après guerre*, in-16, 6 fr., Garnier.
- PAUL GAULTIER. — *L'idéal moderne*, in-16, 7 fr. 50, Payot.
- GUILLAUME II. — *Tableaux d'histoire, de 1878 à 1914*, 2 vol., in-4°, ensemble 25 fr., A. Costes.
- G. GUYOT. — *La loi des huit heures en France et ses conséquences économiques*, in-8°, 103 p. « La vie universitaire ».

- A. HESSE ET A. GLEIZE. — *Notions de sociologie appliquée à la morale et à l'éducation*, in-8°, 304 p., 8 fr.
- C. HIELSCHER. — *L'Espagne inconnue, les monuments, les paysages, les habitants*, 339 p., 300 gr., 75 fr., Calavas.
- O. JEAN. — *Le syndicalisme, son origine, son organisation, son but, son rôle social*, in-16, 112 p. « Action populaire ».
- MGR JOUIN. — *Le péril judéo-maçonnique*, in-8°, 336 p., 7 fr. 50, Emile-Paul.
- OMER KIAZIM. — *Angora et Berlin*, in-16, 180 p., 7 fr. 50, Edition universelle.
- J. LONGUET. — *Une organisation scientifique et industrielle de l'agriculture*, in-8°, 161 p., planches, D. Longuet.
- F. LANDON HUMPHREY. — *Ce que nous devons à la France*, in-8, 101 p., 5 fr. 50, Hamonnet, Domfront.
- J. LABADIÉ. — *Si j'étais ministre des finances*, in-16, 286 p. B. Grasset.
- C^t DE LAMOTTE. — *La marche à la victoire*, in-8, 128 p., 5 fr., E. Chiron.
- P. DE LAURIBAR. — *Le Code de l'éternelle mineure*, in-8, 419 p., 20 fr., Plon.
- E. DOUMERGUE. — *La paix par la vérité* (Précision des responsabilités avant, pendant et après la guerre). I. *Avant*, in-18, 578 p., « Foi et vie ».
- A. PIFFAULT. — *Psychologie appliquée à l'éducation*, in-16, 634 p., 10 fr., A. Colin.
- ZAREMBA. — *La théorie de la relativité et les faits observés*, in-8°, 37 p., 3 fr. 50, Gauthier Villars.
- ABDEL EL FATTAH EL SAYED BEY. — *De l'étendue des droits de la femme dans le mariage musulman et particulièrement en Egypte*. in-8°, 300 p., Faculté de droit de Dijon.
- P. J. ANDRÉ. — *L'Islam et les races*, 2 vol., in-8°, 25 fr., Geuthner.
- PHILIPPE D'ESTAILLEUR-CHANTERAINÉ. — *La politique française*, 7 fr. « Nouvelle revue nationale ».
- PAUL BRULAT. — *Pensées choisies*, in-12, 192 p., 4 fr. 50, Figuière.
- J.-A. BRÜTAILS. — *Pour comprendre les monuments de la France*, in-16, 359 dessins, 16 pl. hors-texte, 15 fr., Hachette.
- E. CHOLET. — *L'art militaire dans l'antiquité chinoise*, in-8°, 179 p., Lavauzelle.
- H. CARO-DELVAILLE. — *Phidias ou le génie grec*, in-8°, 10 fr., Alcan.
- JOSEPH CASTAGNE. — *Le bolchévisme et l'Islam. I. Les organisations soviétiques de la Russie musulmane*, in-8°, 15 fr., Ernest Leroux.
- ANDRÉ CRESSON. — *Les réactions intellectuelles élémentaires*, in-16, 8 fr., Alcan.
- DESIRI CORBIER. — *Anthologie des plus beaux poèmes du monde*, 17 × 20, 430 p., 10 fr. 50, Figuière.
- D^r CAPITAN. — *La préhistoire*, in-16, 4 fr., Payot.
- DAUMAS. — *Pour former une élite*, 7 fr. 50, Beauchesne.
- M. DAYET. — *La renaissance économique de l'Allemagne*, in-16, 6 fr., « Presses universitaires ».

- FONTENELLE. — *Recueil de pensées*, in-16, 93 p., 2 fr. 50, Figuière.
- ETIENNE FOURNOL. — *Le moderne Plutarque ou la vie des hommes illustres de la troisième République*, in-16, 276 p., 7 fr., « le Monde nouveau ».
- BERTHE GEORGES-GAULIS. — *Angora. Constantinople, Londres*, in-8°, 8 fr., A. Colin.
- CH. HAUSER. — *Religion et réalité*, in-8°, 144 p., 7 fr., Imp. Alsacienne.
- ED. HERRIOT. — *La Russie nouvelle*, 8 fr., Ferenczi.
- HOMÈRE. — *La vie profonde*, pages choisies par Maurice Bouchor, in-16, 131 p., Delagrave.
- CAMILLE JULLIAN. — *De la Gaule à la France. Nos origines historiques*, in-8°, 256 p., 8 fr., Hachette.
- CH. L. JULLIOT. — *Traité formulaire de la vente et de la division des maisons par étages et par appartements*, in-8°, 475 p., 25 fr., « Journal des notaires ».
- LACOUR-GAYET. — *Guillaume II, le vaincu*, in-8°, 12 fr. 50, Hachette.
- LAO-TSEU. — *Le livre de la voie et de la vertu*, in-16, 3 fr., Payot.
- LOTHROP STODDARD. — *Le nouveau monde de l'Islam*, in-8°, 10 fr., Payot.
- JEAN SCHLICKLIN. — *Angora, l'aube de la Turquie nouvelle*, in-16, 350 p., 9 fr. 75.
- MICHEL SOURIAU. — *Notions de sociologie appliquées à la morale et à la pédagogie*, in-16, 7 fr. 50, Nathan.
- ALBERT SARRAUT. — *La mise en valeur des colonies françaises*, in-8°, 656 p., 20 fr., Payot.
- CH. DE MONTET ET M. BERSOT. — *Psychologie et développement de l'enfance à la vieillesse*, in-8°, 7 fr. 50, Fischbacher.
- BARON DE NANTEUIL. — *Les lois de l'universalité*, in-8°, 10 fr., Fischbacher.
- WALTER PATER. — *Marius l'épicurien*, roman philosophique, in-8°, 287 p., 15 fr., Perrin.
- FÉLIX PECAUT. — *En marge de la pédagogie*, in-16, 5 fr., Nathan.
- C. PIEPENBRING. — *Jésus historique*, in-8°, 233 p., 7 fr. 50, Istra.
- M^{me} L. PRENANT, MM. A. BERTHOD, LEVY-BRÜHL, ETC. — *La tradition philosophique de la pensée française*, in-8°, 358 p., 20 fr.

QUOIQUÉ l'association humaine ne puisse s'étendre complètement que par le travail, le développement initial de celui-ci suppose la préexistence des grandes sociétés, que la guerre peut donc seule fonder.

Auguste Comte

LES LIVRES QUI FONT PENSER.

La philosophie constructive, par EDMÉ TASSY, in-16, 324 p., 7 fr. 50
Étienne Chiron, éd.

Voici une philosophie nouvelle. Que vaut-elle? — A peu près ce que valent toutes celles qu'on a prétendu opposer au positivisme. Cela passe vite. Seule demeure, inébranlable, justifiée par les événements, cimentée par le temps, la puissante synthèse comtiste.

Ce livre mérite pourtant qu'on le lise. Car il est, quoiqu'en ait l'auteur, nourri de positivisme. Et là surtout où il imagine qu'il le dépasse. Nous nous demandons même si M. Edmé Tassy, qui est un esprit sérieux, studieux, ingénieux parfois, connaît de l'œuvre de Comte un peu plus que ce qu'en apprennent les manuels, les articles de revues ou quelques extraits. En tout cas, il paraît ignorer le *Système de politique positive*, la *Synthèse subjective* et l'*Appel aux conservateurs*.

Nous ne pouvons prendre la défense du pseudo-positivisme que pourfend aisément l'auteur. Nous ne pouvons que contresigner ce qu'il dit du scientisme, du matérialisme, de l'intellectualisme.

On pourrait ici, et cela ne laisserait pas d'être amusant, remplacer les critiques de M. Tassy par celles de Comte lui-même. Elles seraient plus précises et plus vives.

Quant au « constructivisme », qu'est-ce donc, si ce n'est le positivisme même? Pour Comte, la pensée n'a qu'un but : l'action. Et l'action positive consiste à ordonner, améliorer, construire.

Mais M. Tassy entend que le « constructivisme » soit le quatrième état de l'esprit, qui succède au positivisme. C'est fâcheux. Dès lors, il s'égaré dans une confuse métaphysique. Au positivisme qui délimite nettement le champ de la connaissance pour le mieux cultiver en se bornant à découvrir la constance dans la variété, « les lois exprimant des relations entre les faits », M. Tassy veut substituer, semble-t-il, la recherche de la variété dans la constance, entendons « les relations des éléments des faits », les « conséquences des relations élémentaires ». Mais n'est-ce point là, exactement, décomposer? Ou cette analyse aboutit à la synthèse, c'est-à-dire à la construction, et alors M. Tassy est positiviste; ou elle ne suscite qu'une série d'autres analyses, et alors sa philosophie doit s'appeler proprement « destructive ».

« L'esprit constructif, écrit M. Tassy ..., correspond au besoin de saisir l'ordre intime des choses, l'ordre de leur construction naturelle afin d'en obtenir une connaissance plus immédiate et des applications plus profitables. Il considère les lois comme de précieuses constatations ; elles sont l'expression de relations entre les faits ; il veut chercher la cause des faits dans les relations d'éléments dont sont constitués les faits. Résolument, il s'arrête là...

« De telles recherches semblent toutes spéculatives ; elles sont des plus pratiques parce qu'elles doivent permettre de considérer effectivement le mécanisme mental comme le premier instrument de chaque science. Le cerveau est l'instrument de la pensée, de toutes les applications de la pensée...

« Le constructivisme s'efforcera d'indiquer les rapports qui existent entre l'objet des diverses sciences et la constitution mentale... La connaissance, telle que la suppose le constructivisme, s'applique à trouver la détermination initiale que les éléments nécessitent par leurs rapports immédiats ; de ces rapports, elle pourra ensuite déduire des faits qui échappent souvent à l'observation. »

Mais l'auteur omet de nous donner une définition de ce qu'il nomme « élément ». Si ce n'est une chose, une idée, un fait, ce n'est qu'une entité métaphysique.

Tout l'ouvrage se ressent de cette équivoque. L'épistémologie même, à laquelle paraît se réduire le « constructivisme », est des plus fragiles. Elle fait du cerveau une sorte de *deus ex machina* qui résout toutes les difficultés. Nous sommes plus exigeants. Ce qu'il peut y avoir de positif dans cette partie de la *Philosophie constructive* se retrouve dans le « tableau cérébral » de Comte et dans les parties de la synthèse subjective qui s'y rapportent. Parce que Comte n'a pas inscrit la psychologie dans sa classification des sciences, M. Tassy croit que le positivisme est dénué de psychologie. C'est là une erreur assez répandue et qui montre que ceux qui la partagent n'ont qu'une connaissance superficielle de notre doctrine. Je renvoie l'auteur à la belle étude d'Aug. Georges, *Essai sur le système psychologique d'Auguste Comte*. Aussi à l'article de notre ami de Grange dont nous avons reproduit d'importants extraits dans notre n^o 10 : « La théorie cérébrale de Comte et la psychanalyse ».

L'inconsistance, voire la puérilité des conclusions sociales et philosophiques auxquelles aboutit le « constructivisme » sont sa condamnation. Quand M. Tassy aura étudié sérieusement le *Système de politique positive*, il le reconnaîtra.

Toutes ses aspirations vont vers le positivisme, notamment lorsqu'il croit le combattre.

Après avoir dit que « le positivisme a eu sur la pensée une influence très féconde », il ajoute qu' « en activité sociale, il eut peu de succès, car nous continuons à chercher une direction dans les principes sentimentalement enracinés en nous-mêmes ». Mais, « il a créé la sociologie ». Alors?... M. Tassy pense-t-il vraiment que le positivisme exclut de l'âme humaine les mobiles de sentiment ?

L'auteur discrimine les « éléments » sociaux et antisociaux. Il rejette ceux-ci pour « construire » l'humanité. C'est ce que fait encore le positivisme, qui ne se confine point, en sociologie, dans le domaine de la constatation. « Le positivisme est foncièrement constatatif et statique, écrit pourtant l'auteur, et dès qu'il essaie d'acquérir d'autres qualités, il dément son principe. » Mais le principe du positivisme n'est pas celui que chacun peut lui attribuer, au gré de ses fantaisies idéologiques, c'est celui qu'a posé, dès le début, son fondateur, c'est celui qu'implique le mot « positif » même, c'est celui sur lequel se fonde sa vaste synthèse, relative, subjective.

C'est, au contraire, du positivisme qu'il faut dire ce que dit M. Tassy du « constructivisme » : il « ne peut être autrement que dynamique ; il anticipe à tout instant sur l'expérience ».

Citons encore : « Le fond de la doctrine positive est la croyance au progrès spontané ». Erreur. Récemment, nous avons déjà répondu là-dessus au théologien Jacques Maritain, — en citant notre Maître. Le positivisme n'est ni optimiste, ni fataliste. C'est une doctrine d'action. Le progrès est un but.

« Se vouloir par autrui ». — Nous entendons mieux la pensée que veut exprimer M. Tassy dans la formule comtiste : « vivre pour et par autrui ».

Involontairement, certes, M. Tassy nous découvre les raisons profondes de l'opposition des intellectuels : « Le positivisme imposait une rigoureuse contrainte à nos facultés imaginatives ou créatrices (*sic*)... Cette contrainte était nécessaire... Mais, peu à peu, le positivisme ne fournit plus de direction suffisante ; on emploie encore ses méthodes ; son esprit, est périmé ; la contrainte qu'il impose paraît trop lourde, et, tout à coup, en réaction totale, l'intuition devient une doctrine ». C'est le « droit » de divaguer. Comte savait déjà que les lettrés n'y renonceraient pas spontanément et qu'ils seront plutôt hostiles à la doctrine qui se propose de « discipliner les intelligences afin de reconstruire les mœurs ».

M. Edme Tassy n'est certainement pas de ceux-là. Nous l'avons déjà dit, c'est un positiviste qui s'ignore.

Il l'est dans ses aspirations, il l'est par sa culture, il l'est par sa sincérité.

Au terme de son ouvrage, il convient que le « constructivisme » ne peut faire actuellement œuvre de synthèse totale. Qu'il s'en persuade : ni actuellement, ni jamais. On ne fonde pas une philosophie comme une école littéraire ou un parti politique. Or la synthèse régulatrice et directrice est construite définitivement. Les meilleurs esprits ne la chercheraient point s'ils ne l'avaient trouvée. C'est l'habitude, les préjugés, tout un égocentrisme à refouler qui retiennent leur adhésion. Mais la volonté de vivre l'emportera.

Un nouveau mode de penser comporte de nouveaux motifs d'agir. C'est une religion qui s'institue, c'est un sacerdoce qui s'instaure. Aucune révolution n'est aussi profonde et complète que celle-là. Elle pénètre le centre même des âmes. Elle transfigure le monde.

Il y a là de quoi satisfaire les plus hautes ambitions de l'esprit. M. Edme Tassy y viendra. Une étude plus approfondie de l'œuvre de Comte le convaincra que la véritable philosophie constructive est le positivisme, religion de l'Humanité.

G. D.

LA sociologie consiste essentiellement dans l'étude totale de l'intelligence humaine.

Auguste Comte

AVIS, COMMUNICATIONS ET CONVOCATIONS

CONFÉRENCES POSITIVISTES.

La Société positiviste internationale et le *Groupe Auguste-Comte*, donneront au début de l'année 1923 une série de Conférences sur le Positivisme. Ces conférences, organisées et dirigées par Émile Corra, traiteront de l'ensemble du positivisme.

I. *Le fondateur du Positivisme : Auguste Comte ; sa vie ; son œuvre.* par M. ÉMILE CORRA, président de *la Société positiviste internationale*.

II. *La philosophie positive : son histoire*, par M. ÉMILE CORRA.

III. *La philosophie positive : son état actuel*, par M. MARCEL BOLL, agrégé de l'Université.

IV. *La politique positive : l'ordre social*, par M. MAURICE AJAM, député, ancien sous-secrétaire d'État.

V. *La politique positive : le progrès social*, par M. MAURICE AJAM.

VI. *La morale positive : sa nécessité ; ses caractères*, par M. P. GRIMANELLI, ancien préfet, directeur honoraire au Ministère de l'Intérieur.

VII. *La morale positive : ses principales applications*, par M. Georges GRIMANELLI.

VIII. *La religion de l'Humanité*, par M. ÉMILE CORRA.

Ces conférences, publiques et gratuites, auront lieu, chaque semaine, au siège du *Groupe Auguste-Comte*, 16, rue Saint-Séverin, tous les mercredis soirs, à 20 h. 1/2, à partir du mercredi 24 janvier.

ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE D'AUGUSTE COMTE.

Ce 125^e anniversaire sera célébré, comme les années précédentes, au siège de la Société positiviste, 54, rue de Seine, le dimanche 14 janvier prochain. La partie musicale sera organisée et dirigée par M. Eug. Hyard. M. Georges Deherme parlera d'« Auguste Comte et le prolétariat ».

Nos lecteurs et amis sont invités.

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE AUGUSTE-COMTE

En rappelant à nos lecteurs que notre librairie se charge de leur procurer, au prix courant, tous les ouvrages positivistes et autres, nous leur signalons particulièrement les brochures de propagande à bon marché et les ouvrages à prix réduits que nous pouvons leur envoyer *franco* :

| | |
|---|------|
| <i>Nouveau Calendrier des grands hommes</i> . Biographie des 558 personnages dont les noms figurent au Calendrier positiviste. Deux vol. grand in-8° de 500 et 550 p. Les deux..... | 8 » |
| <i>Auguste Comte méconnu. Auguste Comte conservateur</i> . Extraits de son œuvre finale (1851-1857). Préface de LÉON KUN, grand in-8° de viii-336 p..... | 3 » |
| <i>Auguste Comte et son œuvre : le Positivisme</i> , par G. DEHERME, in-16, 128 p., avec deux portraits hors texte, 1909..... | 1 50 |
| <i>La vie et l'œuvre d'Auguste Comte et de Pierre Laffitte</i> , par le Dr C. HILLEMAND, in-8°, 136 p., 1908..... | 2 » |
| <i>Le Positivisme intégral</i> . Foi, morale, politique, d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte, par ALFRED DUBUISSON, in-8° carré de viii-352 p..... | 6 » |
| <i>Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine</i> , par PIERRE LAFFITTE, in-8°, 150 p., 1900..... | 2 » |
| <i>Aperçus généraux sur la doctrine positiviste</i> , par A. M. DE LOMBRILL. In-12. xii-348 p., 1858..... | 3 50 |
| <i>Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte</i> , par JOSEPH LONCHAMPT, in-12, 218 p., 1900..... | 1 50 |
| <i>La Révolution française, 1789-1815</i> , par le Dr ROBINET, in-12, 160 p., 1895..... | 1 50 |
| <i>La Grande Crise</i> , par le Dr E. SÉMERIE, in-18, 224 p., 1874..... | 1 50 |
| <i>Positivistes et catholiques</i> , par le Dr E. SÉMERIE in-18, 124 p., 1901..... | 1 » |
| <i>Le Positivisme et l'économie politique</i> , par PIERRE LAFFITTE, in-32, 88 p., 1876..... | 0 75 |
| <i>Essai sur la prière</i> , par JOSEPH LONCHAMPT, in-32, 128 p., 1878..... | 0 75 |
| <i>Pierre Laffitte</i> , par ÉMILE ANTOINE, in-16, 89 p., avec portrait, 1881..... | 1 » |
| <i>Appréciation générale du Positivisme</i> , par ÉMILE CORRA. Précédée d'une notice sur la vie et l'œuvre d'A. Comte par CH. JEANNOLLE, in-8°, 64 p., 1899..... | 0 75 |
| <i>Le Positivisme et la question sociale</i> , par le Dr PAUL DUBUISSON, in-8°, 48 p., 1899..... | 0 50 |
| <i>Le Positivisme au Congrès ouvrier</i> , par I. FINANCE, E. LAPORTE, F. MAGNIN, in-32, 192 p., 1877..... | 0 75 |

Opuscules de propagande, par G. DEHERME.

- I. *La France militante. Pour l'ordre, pour le progrès*, 36 p.
 - II. *La Culture sociale de la race*, 36 p.
 - III. *L'Idéologie délétère, les superstitions matérialistes*, 48 p.
 - IV. *L'Idéologie salutaire*, 52 p.
 - V. *La France victorieuse en péril. Comment agir*, 40 p.
- Chaque fascicule, franco, 0 fr. 50.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE AUGUSTE-COMTE

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

Viennent de paraître :

GEORGES DEHERME

LE POSITIVISME DANS L'ACTION

Démarche initiale (1915). — Appel aux civils (1916).
Pour la réforme intellectuelle et morale.

Un vol. in-16 de 460 p., 10 fr. Envoi franco.

ALBERT TOURNAIRE

LA PLAIE FRANÇAISE

Dédié aux familles nombreuses, à leurs amis, à leurs bienfaiteurs.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 10 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin, PARIS.)

Le Puy-en-Velay. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon, 23, boulevard Carnot.